****

**Séquence : Dire sa honte**

***Problématique : Comment faire de la honte une force pour se construire et s’affirmer ?***

(Partir de la honte comme handicap, quelque chose qui paralyse et aller vers une force pour se construire et s’affirmer).

**Séance 1 : La honte, je la caractérise. (1h)**

**Problématique :** Qu’est-ce que la honte?

Partir de la fresque ***Adam et Ève chassés de l’Eden* de Masaccio (1424-1425)** pour faire émerger la notion de honte auprès des élèves. La fresque figure sur un [pilastre](https://wikimonde.com/article/Pilastre) de la [chapelle Brancacci](https://wikimonde.com/article/Chapelle_Brancacci) de l'[église Santa Maria del Carmine](https://wikimonde.com/article/%C3%89glise_Santa_Maria_del_Carmine_%28Florence%29) de [Florence](https://wikimonde.com/article/Florence).

**1ère activité :**

2 possibilités de démarches :

1- Projection du tableau et cours dialogué (questionnement ci-dessous)

2- Projection du tableau et réaction sur padlet.

* Quelle émotion ressentez-vous devant ce tableau (en un mot) ? (Les élèves s’aident avec le document listant plusieurs émotions : emojis)
* Expliquez en une phrase ce qu’a voulu transmettre le peintre ?

[Insérer ici le QR code de votre padlet]

**2ème activité :** imaginer une situation de honte ou une manifestation de la honte, faire le croquis et se prendre en photo (possibilité de selfie, photo de groupe…) - présentation orale

Travail sur le lexique : Possibilité de demander d’inventer un titre en lien avec le vocabulaire de la honte (synonymes ou expressions : humiliation, déshonneur, mourir de honte, rougir de honte…)

Rappel EMC : droit à l’image- Obtenir l’autorisation des élèves. Voir <https://eduscol.education.fr/internet-responsable/ressources/boite-a-outils.html> Privilégier la prise de photo sur son propre appareil.

Ces photos seront le point de départ d’une autre activité en fin de séquence.

Possibilité d’une ouverture artistique et culturelle (ou pour aider les élèves) : montrer des exemples de photographes qui ont “capturé” la honte (Olaf, Jeffries…)

**Séance 2 : Ma honte, elle me paralyse (2h)**

**Problématique :** Comment le comportement des autres nous bloque et nous paralyse ?

**Extraits :** Jules Vallès, *L’enfant,* Le livre de poche, 1972

Azouz Begag, *Le gone du Chaâba,* éditions Seuil, 2001

Daniel Pennac, *Chagrin d’école*, éditions Gallimard, 2007

Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Editions du Seuil, 2014 (+ 4ème de couverture)

**1ère activité :**

Travail en groupe- entre 2 et 4 élèves (au choix du professeur : différenciation possible en fonction du niveau des élèves- *L’enfant* de Jules Vallès plus complexe)

Consigne : “Présentez brièvement le personnage de cet extrait. Expliquez ensuite les raisons de sa honte et sa réaction.”

Différenciation dans le rendu (au choix du groupe d’élèves) :

* Sur papier (5 à 10 lignes rédigées)
* Carte mentale sur papier + photo et projection
* Carte mentale numérique

Objectif : chaque groupe doit comprendre en quoi la honte peut être bloquante (absence de réaction).

**2ème activité : sujets d’écriture au choix.**

1er sujet d’écriture : individuel -Raconter la même situation mais en changeant de point de vue (renversement “victime” qui a ressenti la honte et “responsable” qui a causé la honte)

* *L’enfant*- du point de vue de la mère
* *Le gone de Chaâba-* du point de vue de Mme Valard, l’enseignante
* *Chagrin d’école-* du point de vue du père
* *Eddy Bellegueule*- du point de l’un des agresseurs

2ème sujet d’écriture : individuel -suite de texte en imaginant la réaction du personnage.

3ème sujet : élèves « experts » : “Écrit réflexif de synthèse” (de type : quel est le lien entre ces quatre textes? La honte est-elle est perçue et traitée de la même manière ?...)

**Séance 3 : Ma honte, je l’analyse (2h)**

**Problématique :** Pourquoi a-t-on honte ?

**1ère activité :**

Chaque groupe (pour les 4 textes de la séance précédente) passe au tableau pour expliquer l’histoire de son personnage : sa honte, sa réaction.

Objectif : Le comportement de quelqu’un cause la honte et il y a absence de réaction

**2ème activité :**

On analyse maintenant pourquoi on ressent de la honte : le regard de l’autre.

**Extraits :** Différenciation 2nde bac Pro et CAP :

-pour les 2nde Bac pro : extrait de Sartre, *l’être et le néant*, Editions Gallimard, 1976

-pour les CAP : *texte* : *Philosopher ? La honte !* Texte de Michel Puech, illustrations d’Hichman Amrani, éditions le Pommiers, 2011

2 approches de la séance :

* Classique. On part des textes de la séance précédente. On demande de souligner dans le texte de Sartre (ou pour les CAP dans le texte de Michel Puech) la phrase qui pour eux explique d'où vient le sentiment de honte. Réponse attendue : du regard de l’autre.

Consigne : “Est-ce que le point de vue développé par Sartre est valable dans tous les textes ? Développez votre réponse à partir du texte sur lequel vous avez travaillé.”

* Classe inversée : vidéo de Stéphane Agullo (en préparation) qui explique d’où vient la honte à partir du texte de Sartre et questionnaire. Dans cette version, le lancement du cours part d’une interrogation sur le visionnage de la vidéo : quelqu’un rappelle le point de vue de Sartre et on lance la consigne précédente.

À la fin, les élèves présentent leur personnage (situation de honte) et répondent à la question de la consigne.

**Séance 4 : Ma honte, je la maîtrise ! (1h)**

**Problématique :** Comment maîtriser sa honte pour affirmer son caractère ?

**Extrait :** Romain Gary, *La promesse de l’aube*, Editions Gallimard, 1980, p.15-17

**1ère activité :** lecture

Différenciation sur la forme :

* Lecture en autonomie
* Enregistrement audio du texte (pour des élèves primo-arrivants par exemple…)
* Lecture par le professeur

**2ème activité : Débat interprétatif**

-Quelle est l'émotion du narrateur face à sa mère ? Comment l'auteur la traduit-il? (Écrit subjectif, non noté).

-Reprise en commun des interprétations individuelles

Objectif du débat interprétatif à atteindre : Au début, il a honte puis à la fin de l’extrait, il fait abstraction du regard des autres car l’amour pour sa mère prend le dessus. -Analyse des procédés : travail sur les champs lexicaux, accumulation “de dur, de vrai, de tatoué », opposition attitude de Romain (« embrassai avec froideur ») et la mère (« le visage radieux, les yeux émerveillés, une main sur le cœur, aspirant bruyamment l’air par le nez, ce qui était toujours, chez elle, un signe d’intense satisfaction »), la métaphore (« D’un seul coup, tous les oripeaux de fausse virilité, de vanité, de dureté, dont je m’étais si laborieusement paré, tombèrent à mes pieds »), « Je n’entendais plus les rires, je ne voyais plus les regards moqueurs, j’entourais ses épaules de mon bras », etc.

**Tâche finale notée** : Reprise du 1er jet sous forme d’écrit interprétatif avec utilisation des procédés d’écriture repérés en classe.

**Séance 4’ : Ma honte, je la maîtrise ! (1h)**

**Séance d’étude de la langue : la valeur des temps de l’indicatif**

On souhaite que les élèves réactivent les connaissances qu’ils ont des temps du récit ou qu’ils puissent les acquérir. Pour cette séance, on utilise le deuxième paragraphe du texte de Gary qui présentent un nombre d’occurrences intéressant.

*« J’allai vers elle avec désinvolture, roulant un peu les épaules, la casquette sur l’œil, les mains dans les poches de cette veste de cuir qui avait tant fait pour le recrutement des jeunes gens dans l’aviation, irrité et embarrassé par cette irruption inadmissible d’une mère dans l’univers viril où je jouissais d’une réputation péniblement acquise de “dur”, de “vrai” et de “tatoué”.*

*Je l’embrassai avec toute la froideur amusée dont j’étais capable et tentai en vain de la manœuvrer habilement derrière le taxi, afin de la dérober aux regards, mais elle fit simplement un pas en arrière, pour mieux m’admirer et, le visage radieux, les yeux émerveillés, une main sur le cœur, aspirant bruyamment l’air par le nez, ce qui était toujours, chez elle, un signe d’intense satisfaction, elle s’exclama, d’une voix que tout le monde entendit, et avec un fort accent russe:*

*-Guynemer! Tu seras un second Guynemer! Tu verras, ta mère a toujours raison ! »*

Dans un premier temps, en classe entière, on relève les verbes conjugués aux temps de l’indicatif qui expriment une action passée : « allai, avait fait, jouissais, embrassai, étais, tentai, fit, était, exclama, entendit ».

On peut aider les élèves à les identifier en dessinant un axe temporel et en plaçant avec eux les formes verbales.



Allai, jouissais, embrassai,

Étais, tentai, fit, exclama,

Entendit

Avait (tant) fait

Ensuite en binômes ou en groupes, on demande aux élèves de classer les verbes conjugués selon l’effet qu’ils produisent, dans le tableau ci-dessous.

|  |  |
| --- | --- |
| EFFET | RELEVE |
| Cette action a un début et une fin, et elle avancer l’histoire qui est racontée.  *C’est une action de premier plan.* | Allai, embrassai, tentai, fit, exclama, entendit |
| Cette action n’a pas de début ni de fin et elle ne fait pas avancer l’histoire qui est racontée.  *C’est une action de second plan*. | Jouissais, était |
| Cette action s’est déroulée « dans le passé du passé ».  *C’est une action antérieure à l’action principale.* | Avait fait |

Après la mise en commun et la correction du tableau, on demande aux élèves s’ils ont identifié les temps : passé simple, imparfait et plus-que-parfait.

S’ils confondent le passé simple et l’imparfait, on fait opérer oralement un changement de personne (la troisième du singulier au lieu de la première).

On explique ensuite ce que sont les temps du récit, ce qu’est ce système et pourquoi l’auteur l’utilise. On apporte alors formellement les éléments notionnels requis.

Pour permettre l’appropriation, on demande aux binômes de poursuivre le récit en imaginant, une fois la mère partie, le retour du personnage vers son groupe et la manière dont il va gérer la honte qu’il a ressenti.

*« Sa mère étant repartie, le personnage revient vers son groupe. Vous imaginez son trajet : la manière dont il se déplace et ce qu’il pense quant à la honte qu’il a ressentie dans un premier temps. Vous utiliserez au moins trois verbes au passé simple, deux à l’imparfait et un au plus- que -parfait. »*

Le professeur circule afin de les aider.

**Séance 5 : Ma honte, je la dédramatise (1h)**

**Problématique :** Comment sublimer sa honte par l’humour ?

**Extrait :** Amélie Nothomb, *Stupeurs et tremblements*, Albin Michel, 1999. P. 134-137.

Demander aux élèves de lire l’extrait à la maison.

Travail d’écriture en coopération :

Nous pouvons nous appuyer sur la 4ème de couverture d’Edouard Louis si nous l’utilisons avec l’extrait en séance 1.

1ère étape : Par groupe de 2-4, les élèves créent sur une feuille A4 une sorte de 4ème de couverture pour l’extrait. Les élèves indiquent :

-le nom de l’auteure et le titre du roman

-résumé de l’extrait

-possibilité d’une illustration

Chaque membre du groupe s’attribue un rôle :

|  |  |
| --- | --- |
| Rôle | Prénom |
| Élève chargé de réguler le son (chuchotements) et de renforcer la cohésion du groupe |  |
| Intermédiaire entre le professeur et le groupe |  |
| Secrétaire |  |
| Lecteur(trice) |  |

2ème étape : Chaque groupe va lire son résumé à un autre groupe.

3ème étape : Chaque membre du groupe à qui a été lu le résumé rédige une critique positive (sur l’extrait et par rapport à la réaction du personnage sur la situation de honte). Recueillir leurs critiques et choisir celle(s) à insérer comme une citation dans la 4ème de couverture du groupe qui a lu.

Objectif : comparer avec les 1ers textes- ici, réaction d’Amélie : humour pour vaincre sa honte.

**Séance 6 : Ma honte, je la médiatise ! (1h)**

Objectifs :

* Maîtriser sa honte pour affirmer son caractère
* Maîtriser sa honte par l’humour, pour dédramatiser et faire rire

Reprise des photos de la 1ère séance et choix par les élèves d’un détournement en affirmation de soi ou d’un renversement par l’humour

Rendu : (soit seul, soit en groupe)

* Sketch oral
* Sketch filmé

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | **Points positifs** | **Pistes pour progresser** |
| **Savoir s’exprimer à l’oral** |  |  |
| La voix (volume, débit, articulation, intonation…) |  |  |
| Le corps, les gestes, la posture |  |  |
| Le regard |  |  |
| Utilisation d’un langage approprié |  |  |
| **Le contenu** |  |  |
| Le point de départ est la situation de la photographie prise en séance 1. |  |  |
| Renversement de la situation de honte soit par l’humour soit par affirmation du caractère. |  |  |
| Le sketch est original. |  |  |
| Le sketch est cohérent. |  |  |

GRILLE DE CO-EVALUATION OU AUTO-CORRECTION

**Évaluation possible**

On reprend la problématique de la séquence : ***Comment faire de la honte une force pour se construire et s’affirmer ?***

**Fonctionnement :**

***\*Travail en groupe (5 élèves) autour de l’extrait de Chateaubriand (questions 1, 2 et 3)***

*On peut imaginer lier une classe de CAP et de 2nde bac pro (même si les attentes des programmes sont différentes, il y a des points communs) c’est-à-dire mélanger dans les groupes des élèves de CAP et des élèves de 2nde bac pro. Cela nécessite, en amont, une coordination avec le collègue qui a l’autre classe pour aligner les progressions et leurs avancées et réaliser l’évaluation (voir la correction) sur un même créneau horaire. Les élèves, ayant travaillé en groupe à plusieurs reprises durant la séquence, devraient s’adapter à cette manière de fonctionner.*

***\*L’écriture est réalisée de manière individuelle pour les élèves de 2nde bac pro car il s’agit de « se dire » (écrit autobiographique)***

***Si on différencie le sujet d’écriture pour les CAP, celui-ci peut être réalisé à plusieurs. On peut aussi envisager une écriture longue.***

***L’exercice d’écriture peut se faire dans un deuxième temps après la correction des questions 1 à 3.***

***Possibilité aux volontaires de lire leur texte.***

**Support : François-René de Chateaubriand, *Mémoires d’outre-tombe*, tome 1, Livre 2.**

**Questions :**

1. Dans cet extrait, l’auteur raconte une histoire où il a ressenti un sentiment de honte. Recopiez et complétez le tableau suivant. Pour chaque question, justifiez en citant le texte. (5 points)

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Quelle est la raison de sa honte ? | Sa honte est-elle due au regard des autres ? | Comment se manifeste sa honte (sentiments, émotions) ? | Comment réagit-il face à sa honte : est-il paralysé face à la honte ou au contraire en fait-il une force ? |
| *De recevoir le fouet (de se soumettre) car il a désobéi au préfet en montant en haut d’un arbre pour récupérer un œuf de pie : « Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet. »* | *Au regard de ses camarades, se soumettre au préfet : « d’avoir à rougir devant une créature vivante », « me rendre la vue de mes compagnons insupportable »* | *Il préférerait mourir ou toutes autres punitions. La honte est un supplice. « Si cet homme m’eût annoncé qu’il commuait cette peine en celle de mort, j’aurais éprouvé un mouvement de joie. L’idée de la honte n’avait point approché de mon éducation sauvage : à tous les âges de ma vie, il n’y a point de supplice que je n’eusse préféré à l’horreur d’avoir à rougir devant une créature vivante. »* | Il réagit : il réplique, se rebelle- « Nous verrons, » répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit. »  Puis il supplie en pleurant : « Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. »  « Je tombai à ses genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m’épargner »  Il frappe. « Je me levai plein de rage et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu’il en poussa un cri ».  Enfin, il réplique par des mots qui font rire son « bourreau »  Il fait donc de sa honte une force, un « combat » |

1. Transformez cette phrase complexe en trois phrases simples : Quand l’excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance, qu’il ne se put empêcher de me donner sa bénédiction. » (2 points)
2. À quel extrait du groupement de textes étudié en classe peut-on rapprocher ce texte ? Pourquoi ? Quelles seraient les différences ? (3 points)

Lien avec l’extrait de Romain Gary, *la promesse de l’aube* car l’auteur est parvenu à maitriser sa honte dans les deux cas.

Les différences : -la raison de la honte : Romain Gary a honte de l’attitude de sa mère et Chateaubriand a honte de la sanction qu’il doit recevoir en raison ce qu’il a fait.

-La manière de maitriser la honte : Romain Gary fait abstraction des autres pour échapper à sa honte et met en avant l’amour de sa mère alors que Chateaubriand combat la honte en faisant face à l’autre.

Possibilité de lier avec le texte d’Amélie Nothomb si l’argumentation est correcte.

Écriture : (10 points)

-Pour les élèves de 2nde bac pro :

Auriez-vous réagi de la même façon que Chateaubriand face au sentiment de honte ? Expliquez pourquoi.

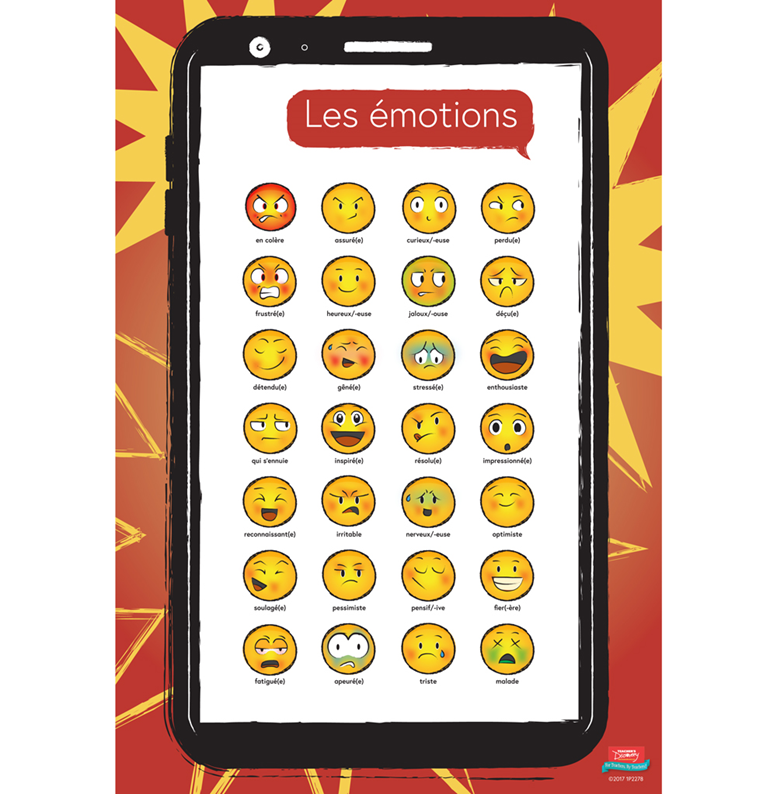
Si vous répondez de manière négative, dîtes alors comment vous auriez réagi et ce que vous auriez ressenti. (7 points)

-Pour les élèves de CAP : Après avoir échappé à la punition, François-René de Chateaubriand rejoint l’un de ses camarades qui l’a abandonné dans l’arbre à l’arrivée du préfet. Ce dernier interroge Chateaubriand sur ce qui s’est passé. Imaginez le dialogue entre les deux amis : Chateaubriand racontant son histoire tout en exprimant ses émotions ; l’ami expliquant lui comment il aurait réagi.

**Les textes et documents utilisés :**

**Séance 1**

** *Adam et Ève chassés de l’Eden* de Masaccio (1424-1425)**

**Émotions :**

**Séance 2**

* **Jules Vallès, *L’enfant*, Le Livre de Poche, 1972**

On m’a essayé la redingote, hier soir, et mes oreilles saignent, mes ongles sont usés. Cette étoffe crève la vue et chatouille si douloureusement la peau !

« Seigneur ! délivrez-moi de ce vêtement ! »

Le ciel ne m’entend pas ! La redingote est prête.

Non, Jacques, elle n’est pas prête. Ta mère est fière de toi ; ta mère t’aime et veut te le prouver.

Te figures-tu qu’elle te laissera entrer dans ta redingote, sans ajouter un grain de beauté, une mouche, un pompon, un rien sur le revers, dans le dos, au bout des manches ! Tu ne connais pas ta mère, Jacques !

Et ne la vois-tu pas qui joue, à la fois orgueilleuse et modeste, avec des noyaux verts !

La mère de Jacques lui fait même kiki dans le cou.

Il ne rit pas. — Ces noyaux lui font peur ! …

Ces noyaux sont des boutons, vert vif, vert gai, en forme d’olives, qu’on va, — voyez si madame Vingtras épargne rien ! — qu’on va coudre tout le long, à la *polonaise !* À la polonaise, Jacques !

Ah ! quand, plus tard, il fut dur pour les Polonais, quoi d’étonnant ! Le nom de cette nation, voyez-vous, resta chez lui cousu à un souvenir terrible… la redingote de la distribution des prix, la redingote à noyaux, aux boutons ovales comme des olives et verts comme des cornichons.

Joignez à cela qu’on m’avait affublé d’un chapeau haut de forme que j’avais brossé à rebrousse-poil et qui se dressait comme une menace sur ma tête.

Des gens croyaient que c’étaient mes cheveux et se demandaient quelle fureur les avait fait se hérisser ainsi. « Il a vu le diable, » murmuraient les béates en se signant…

J’avais un pantalon blanc. Ma mère s’était saignée aux quatre veines.

Un pantalon blanc à sous-pieds !

Des sous-pieds qui avaient l’air d’instruments pour un pied-bot et qui tendaient la culotte à la faire craquer.

Il avait plu, et, comme on était venu vite, j’avais des plaques de boue dans les mollets, et mon pantalon blanc trempé par endroits, collé sur mes cuisses.

« Mon fils, » dit ma mère d’une voix triomphante en arrivant à la porte d’entrée et en me poussant devant elle.

Celui qui recevait les cartes faillit tomber de son haut et me chercha sous mon chapeau, interrogea ma redingote, leva les mains au ciel.

J’entrai dans la salle.

J’avais ôté mon chapeau en le prenant par les poils ; j’étais reconnaissable, c’était bien moi, il n’y avait pas à s’y tromper, et je ne pus jamais dans la suite invoquer un alibi.

Mais, en voulant monter par-dessus un banc pour arriver du côté de ma classe, voilà un des sous-pieds qui craque, et la jambe du pantalon qui remonte comme un élastique ! Mon tibia se voit, — j’ai l’air d’être en caleçon cette fois ; — les dames, que mon cynisme outrage, se cachent derrière leur éventail…

Du haut de l’estrade, on a remarqué un tumulte dans le fond de la salle.

Les autorités se parlent à l’oreille, le général se lève et regarde : on se demande le secret de ce tapage.

« Jacques, baisse ta culotte, » dit ma mère à ce moment, d’une voix qui me fusille et part comme une décharge dans le silence.

Tous les regards s’abaissent sur moi.

Il faut cependant que ce scandale cesse. Un officier plus énergique que les autres donne un ordre :

« Enlevez l’enfant aux cornichons ! »

Jules Vallès, *L’Enfant*, Le Livre de Poche, 1972

* **Azouz Begag, *Le gone du Chaâba*, éditions du Seuil, 2001**

Cette humiliation, je ne peux pas l’oublier. Lorsque Mme Valard avait rendu la dissertation que nous avions faite une semaine avant, à la maison, elle s’était arrêtée devant moi, m’avait fixé dans les yeux avec un rictus au coin des lèvres, pour me cracher :

-Vous n’êtes qu’un fumiste. Vous avez très mal copié Maupassant.

J’avais d’abord rougi, consterné par cette accusation, puis j’avais tenté de me défendre, tandis qu’autour de moi, on pouffait de rire.

-M’dame, j’ai pas copié Maupassant. Je ne savais pas qu’il avait écrit cette histoire. C’est le maître de mon ancienne école qui m’a raconté cette histoire, avais-je tenté naïvement de réagir.

Et elle, trop heureuse d’avoir reconnu Guy de Maupassant, même plagié, m’avait couvert de honte devant toute la classe en me criant :

-Et en plus, vous mentez ! Je vous avais mis un sur vingt pour le papier et l’encre, mais je vous mets zéro. C’est ce que vous méritez.

C’était pourtant M. Grand qui avait raconté la mésaventure survenue à un pauvre vieil homme, dans un village, il y avait de cela quelques dizaines d’années. Le bougre avait une manie, celle de ramasser tous les petits bouts de n’importe quoi qui trainaient par terre, dans l’espoir d’en avoir tôt ou tard l’usage. Un matin, au beau milieu de la grand-place du village, il s’était baissé pour glaner un morceau de ficelle par terre, peut-être pour en faire un lacet. Furtivement, il l’avait glissé dans sa poche, mais à cet instant précis, assis devant sa boutique, le boucher l’avait minutieusement observé. Le lendemain, une grave nouvelle secouait le village : le clerc, en revenant du bourg voisin, avait perdu son portefeuille et on disait que c’était probablement sur la grand-place. Le boucher avait tout vu et tout compris. À cause de la ficelle, le vieillard avait été conduit en prison.

En fait, la même méprise qui s’était abattue sur le vieux m’avait frappé par la main de Mme Vallard. Je n’avais rien volé à M. Maupassant, mais j’avais été condamné sur des soupçons. Depuis ce jour, tous les élèves, sauf Babar, m’avaient considéré comme un petit malin, pour ne pas dire un malhonnête, et, à chaque rédaction que nous avions à faire à la maison, j’évitais à grandes enjambées le piège de l’originalité. J’écrivais deux pages sur la mer, la montagne, les feuilles d’automne qui tourbillonnent, le manteau de neige de l’hiver, mais Mme Valard n’appréciait toujours pas et, dans la marge de mes copies, elle inscrivait en rouge : « Inintéressant ! Manque d’originalité ! Trop vague ! »

Azouz Begag, *Le gône du Chaâba*, Editions du Seuil, 2001

* **Daniel Pennac, Chagrin d’école, Editions Gallimard, 2007**

*Dans son livre Chagrin d'école, Daniel Pennac raconte son enfance de cancre tel qu'il se qualifie lui-même.*

Donc, j’étais un mauvais élève. Chaque soir de mon enfance, je rentrais à la maison poursuivi par l’école. Mes carnets disaient la réprobation de mes maîtres. Quand je n’étais pas le dernier de ma classe, c’est que j’en étais l’avant-dernier. (Champagne !) Fermé à l’arithmétique d’abord, aux mathématiques ensuite, profondément dysorthographique, rétif à la mémorisation des dates et à la localisation des lieux géographiques, inapte à l’apprentissage des langues étrangères, réputé paresseux (leçons non apprises, travail non fait), je rapportais à la maison des résultats pitoyables que ne rachetaient ni la musique, ni le sport, ni d’ailleurs aucune activité parascolaire.

- Tu comprends ? Est ce que seulement tu *comprends* ce que je t’explique ?

Je ne comprenais pas. Cette inaptitude à comprendre remontait si loin dans mon enfance que la famille avait imaginé une légende pour en dater les origines : mon apprentissage de l'alphabet. J'ai toujours entendu dire qu'il m'avait fallu une année entière pour retenir la lettre *a*. La lettre *a*, en un an. Le désert de mon ignorance commençait au-delà de l'infranchissable *b*.

- Pas de panique, dans vingt-six ans il possédera parfaitement son alphabet.

Ainsi ironisait mon père pour distraire ses propres craintes. Bien des années plus tard, comme je redoublais ma terminale à la poursuite d'un baccalauréat qui m'échappait obstinément, il aura cette formule :

- Ne t’inquiète pas, même pour le bac on finit par acquérir des automatismes...

Ou en septembre 1968, ma licence de lettres enfin en poche :

- Il t'aura fallu une révolution pour la licence, doit-on craindre une guerre mondiale pour l'agrégation ?

Cela dit sans méchanceté particulière. C'était notre forme de connivence. Nous avons assez vite choisi de sourire, mon père et moi.

Mais revenons à mes débuts. Dernier-né d'une fratrie de quatre, j'étais un cas d'espèce. Mes parents n'avaient pas eu l'occasion de s’entraîner avec mes aînés, dont la scolarité, pour n'être pas exceptionnellement brillante, s'était déroulée sans heurt.

J'étais un objet de stupeur, et de stupeur constante car les années passaient sans apporter la moindre amélioration à mon état d'hébétude scolaire. « Les bras m'en tombent », « Je n'en reviens pas », me sont des exclamations familières, associées à des regards d'adulte où je vois bien que mon incapacité à assimiler quoi que ce soit creuse un abîme d'incrédulité.

Apparemment, tout le monde comprenait plus vite que moi.

- Tu es complètement bouché !

Un après-midi de l'année du bac (une des années du bac), mon père me donnant un cours de trigonométrie dans la pièce qui nous servait de bibliothèque, notre chien se coucha en douce sur le lit, derrière nous. Repéré, il fut sèchement viré :

- Dehors, le chien, dans ton fauteuil !

Cinq minutes plus tard, le chien était de nouveau sur le lit. Il avait juste pris le soin d'aller chercher la vieille couverture qui protégeait son fauteuil et de se coucher sur elle. Admiration générale, bien sûr, et justifiée : qu'un animal pût associer une interdiction à l'idée abstraite de propreté et en tirer la conclusion qu'il fallait faire son lit pour jouir de la compagnie des maîtres, chapeau, évidemment, un authentique *raisonnement* ! Ce fut un sujet de conversation familiale qui traversa les âges. Personnellement, j'en tirai l'enseignement que même le chien de la maison pigeait plus vite que moi. Je crois bien lui avoir murmuré à l'oreille :

- Demain, c'est toi qui vas au bahut, lèche-cul.

Daniel Pennac *Chagrin d'école*, éditions Gallimard, 2007

* **Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Editions du Seuil, 2014**

*Début du roman.*

De mon enfance je n’ai aucun souvenir heureux. Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années, je n’ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie. Simplement la souffrance est totalitaire : tout ce qui n’entre pas dans son système, elle le fait disparaître.

Dans le couloir sont apparus deux garçons, le premier, grand, aux cheveux roux, et l’autre, petit, au dos voûté. Le grand aux cheveux roux a craché *Prends ça dans ta gueule*.

Le crachat s’est écoulé lentement sur mon visage, jaune et épais, comme ces glaires sonores qui obstruent la gorge des personnes âgées ou des gens malades, à l’odeur forte et nauséabonde. Les rires aigus, stridents, des deux garçons *Regarde il en a plein la gueule ce fils de pute.* Il s’écoule de mon oeil jusqu’à mes lèvres, jusqu’à entrer dans ma bouche. Je n’ose pas l’essuyer. Je pourrais le faire, il suffirait d’un revers de manche. Il suffirait d’une fraction de seconde, d’un geste minuscule pour que le crachat n’entre pas en contact avec mes lèvres, mais je ne le fais pas, de peur qu’ils se sentent offensés, de peur qu’ils s’énervent encore un peu plus.

(...)

Dans le couloir, ils m’ont demandé qui j’étais, si c’était bien moi *Bellegueule*, celui dont tout le monde parlait. Ils m’ont posé cette question que je me suis répétée ensuite, inlassablement, des mois, des années,

*C’est toi le pédé ?*

En la prononçant ils l’avaient inscrite en moi pour toujours tel un stigmate, ces marques que les Grecs gravaient au fer rouge ou au couteau sur le corps des individus déviants, dangereux pour la communauté. C’est la surprise qui m’a traversé, quand bien même ce n’était pas la première fois que l’on me disait une chose pareille. On ne s’habitue jamais à l’injure.

Un sentiment d’impuissance, de perte d’équilibre. J’ai souri - et le mot *pédé* qui résonnait, explosait dans ma tête, palpitait en moi à la fréquence de mon rythme cardiaque.

J’étais maigre, ils avaient dû estimer ma capacité à me défendre faible, presque nulle. A cet âge mes parent me surnommaient fréquemment *Squelette* et mon père réitérait sans cesse les mêmes blagues *Tu pourrais passer derrière une affiche sans la décoller*. Au village comme dans ma famille, le poids était une caractéristique valorisée et l’on disait volontiers *Mieux vaut ne pas se laisser mourir de faim, c’est une bonne maladie*.

Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Editions du Seuil, 2014



**Séance 3**

* **BAC PRO: Sartre, *l’être et le néant*, éditions Gallimard, 1976**

«J’ai honte de ce que je *suis*. La honte réalise donc une relation intime de moi avec moi : j’ai découvert par la honte un aspect de *mon* être. Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi je ne le juge ni le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du pour-soi. Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m’a vu. Je réalise tout à coup la vulgarité de mon geste et j’ai honte. Il est certain que ma honte n’est pas réflexive, car la présence d’autrui à ma conscience, fût-ce à la manière d’un catalyseur, est incompatible avec l’attitude réflexive ; dans le champ de la réflexion je ne peux jamais rencontrer que la conscience qui est mienne. Or autrui est le médiateur entre moi et moi-même : j’ai honte de moi *tel que j’apparais* à autrui. Et par l’apparition même d’autrui, je suis mis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c’est comme objet que j’apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui, ce n’est pas une vaine image dans l’esprit d’un autre. Cette image en effet serait entièrement imputable à autrui et ne saurait me « toucher ». Je pourrais ressentir de l’agacement, de la colère en face d’elle, comme devant un mauvais portrait de moi, qui me prête une laideur ou une bassesse d’expression que je n’ai pas ; mais je ne saurais être atteint jusqu’aux moelles : la honte est, par nature, *reconnaissance*. Je reconnais que je *suis* comme autrui me voit».

J-P. Sartre, *L’être et le néant* (1943), éd. Gallimard, coll. « Tel », 1976, pp.259-260.

* **CAP : *Philosopher? La honte!* Texte de Michel Puech, illustrations d’Hichman Amrani, éditions le Pommier, 2011.**

Reste la vraie honte et ses causes possibles, dont la liste est longue:

avoir honte

de ses oreilles,

de ses pieds,

de son nom,

du quartier où on habite,

avoir honte de ses parents,

de son frère ou de sa soeur,

honte de sa maison,

ne pas oser

y inviter des amis,

on peut même avoir honte, dans certains contextes, d’être une fille ou de la couleur de sa peau. Aucune limite aux raisons d’avoir honte, on peut avoir honte de tout, c’est très facile. Ce serait presque amusant, mais c’est surtout absurde, de voir comment tout et son contraire peuvent donner prise à la honte: certains ont honte d’être pauvres, mais d’autres ont honte de leur argent (c’est tout à fait possible: ils sont gênés par rapport à leurs amis et ça devient un handicap). En fait, on n’a jamais juste le statut social (ou l’argent) qu’il faut. A la sortie de l’école, quand papa ou maman viennent chercher leur enfant, le petit enfant est incroyablement fier de son papa ou de sa maman, puis, progressivement, il commence à trouver que sa maman n’est pas assez bien habillée, ou trop bien habillée, que la voiture de son papa n’est pas assez classe, ou trop prétentieuse, et ainsi de suite, jusqu’à ce qu’il supplie les parents de l’attendre au coin de la rue ou de ne plus venir le chercher. Et jamais les parents ne seront habillés juste comme il faut, la voiture ne sera jamais non plus juste comme il faut, donc ce sera toujours la honte.

On comprend dans tous ces exemples que les “causes” de la honte n’en sont pas les vraies causes. Ce qui se passe à la sortie du collège puis du lycée, c’est un apprentissage social, on se rend progressivement compte qu’on est en permanence jugé, évalué, on prend l’habitude de tout comparer et de tout mettre en compétition. On subit le côté violent et hypocrite des relations sociales, un engrenage auquel on résiste plus ou moins bien, avec le temps.

*Philosopher? La honte!* Texte de Michel Puech, illustrations d’Hichman Amrani,

éditions le Pommier, 2011, p.16 à 18.

**Séance 4**

* **Romain Gary, La promesse de l’Aube, Editions Gallimard, 1980**

*À la veille de la 2nde Guerre Mondiale, Romain Gary est devenu sergent-instructeur à l'Ecole de l’armée de l’Air. Sa mère, qui lui porte un amour immense, décide de venir lui dire adieu sur le lieu de mobilisation.*

Je l’ai vue descendre du taxi, devant la cantine, la canne à la main, une gauloise aux lèvres et, sous le regard goguenard des troufions, elle m’ouvrit ses bras d’un geste théâtral, attendant que son fils s’y jetât, selon la meilleure tradition.

J’allai vers elle avec désinvolture, roulant un peu les épaules, la casquette sur l’oeil, les mains dans les poches de cette veste de cuir qui avait tant fait pour le recrutement des jeunes gens dans l’aviation, irrité et embarrassé par cette irruption inadmissible d’une mère dans l’univers viril où je jouissais d’une réputation péniblement acquise de “dur”, de “vrai” et de “tatoué”.

Je l’embrassai avec toute la froideur amusée dont j’étais capable et tentai en vain de la manoeuvrer habilement derrière le taxi, afin de la dérober aux regards, mais elle fit simplement un pas en arrière, pour mieux m’admirer et, le visage radieux, les yeux émerveillés, une main sur le coeur, aspirant bruyamment l’air par le nez, ce qui était toujours, chez elle, un signe d’intense satisfaction, elle s’exclama, d’une voix que tout le monde entendit, et avec un fort accent russe:

-Guynemer! Tu seras un second Guynemer! Tu verras, ta mère a toujours raison!

Je sentis le sang me brûler la figure, j’entendis les rires derrière mon dos, et, déjà, avec un geste menaçant de la canne vers la sodaltesque hilare étalée devant le café, elle proclamait, sur le mode inspiré:

-Tu seras un héros, tu seras général, Gabriele d’Annunzio, Ambassadeur de France- tous ces voyous ne savent pas qui tu es!

Je crois que jamais un fils n’a haï sa mère autant que moi, à ce moment-là. Mais, alors que j’essayais de lui expliquer dans un murmure rageur qu’elle me compromettait irrémédiablement aux yeux de l’Armée de l’Air, et que je faisais un nouvel effort pour la pousser derrière le taxi, son visage prit une expression désemparée, ses lèvres se mirent à trembler, et j’entendis une fois de plus la formule intolérable, devenue depuis longtemps classique dans nos rapports:

* Alors, tu as honte de ta vieille mère?

D’un seul coup, tous les oripeaux de fausse virilité, de vanité, de dureté, dont je m’étais si laborieusement paré, tombèrent à mes pieds. J’entourai ses épaules de mes bras, cependant que, de ma main libre, j’esquissais, à l’intention de mes camarades, ce geste expressif, le médius soutenu par le pouce et animé d’un mouvement vertical de va-et-vient, dont le sens, je le sus par la suite, était connu des soldats du monde entier, avec cette différence qu’en Angleterre, deux doigts étaient requis là où un seul suffisait, dans les pays latins - c’est une question de tempérament.

Je n’entendais plus les rires, je ne voyais plus les regards moqueurs, j’entourais ses épaules de mon bras et je pensais à toutes les batailles que j’allais livrer pour elle, à la promesse que je m’étais faite, à l’aube de ma vie, de lui rendre justice, de donner un sens à son sacrifice et de revenir un jour à la maison, après avoir disputé victorieusement la possession du monde à ceux dont j’avais si bien appris à connaître, dès mes premiers pas, la puissance et la cruauté.

Romain Gary, *La promesse de l’aube*, Editions Gallimard, 1960, p.15-17

**Séance 5**

* **Amélie Nothomb, *Stupeurs et tremblements*, Albin Michel, 1999**

**Amélie, jeune femme belge, est embauchée par Yumimoto, une grande entreprise japonaise. Elle se retrouve confrontée à la rigueur de l’autorité d’entreprise et aux codes de conduite qui gouvernent au Japon. D’erreurs en maladresses, commence pour Amélie la descente dans les degrés de la hiérarchie…**

Commença donc une vie nouvelle. Si bizarre que cela puisse paraître, je n’eus pas l’impression de toucher le fond. Ce métier, à tout prendre, était bien moins atroce que celui de comptable- je parle ici de mon poste de vérification des frais de voyage d’affaires. Entre extraire de ma calculette, à longueur de journée, des nombres de plus en plus schizophrènes, et extraire des rouleaux de papier-toilette du débarras, je n’hésite pas.

Dans ce qui serait désormais mon poste, je ne me sentais pas dépassée par les événements. Mon cerveau handicapé comprenait la nature des problèmes qui lui étaient posés. Il n’était plus question de retrouver le cours du mark du 19 mars pour convertir en yens la facture de la chambre d’hôtel, puis de comparer mes résultats avec ceux du monsieur et de me demander pourquoi il obtenait 23 254 et moi 499 212. Il fallait convertir de la saleté en propreté et de l’absence de papier en présence de papier.

L’hygiène sanitaire ne va pas sans une hygiène mentale. À ceux qui ne manqueront pas de trouver indigne ma soumission à une décision abjecte, je me dois de dire ceci : jamais, à aucun instant de ces sept mois, je n’ai eu le sentiment d’être humiliée.

Dès le moment où je reçus l’incroyable affectation, j’entrai dans une dimension autre de l’existence : l’univers de la dérision pure et simple. J’imagine que j’y avais basculé parréflexe : pour supporter les sept mois que j’allais passer là, je devais changer de références, je devais inverser ce qui jusque-là m’avait tenu de lieu de repères.

Et par un processus salvateur de mes facultés immunitaires, ce retournement intérieur fut immédiat. Aussitôt, dans ma tête, le sale devint propre, la honte devint la gloire, le tortionnaire devint la victime et le sordide devint le comique.

J’insiste sur ce dernier mot : je vécus en ces lieux (c’est le cas de le dire) la période la plus drôle de mon existence qui pourtant en avait connu d’autres. Le matin, quand le métro me conduisait à l’immeuble Yumimoto, j’avais déjà envie de rire à l’idée de ce qui m’attendait. Et lorsque je siégeais en mon ministère, je devais lutter contre de furieux accès de fou rire.

Dans la compagnie, pour une centaine d’hommes, il devait y avoir cinq femmes, au nombre desquelles Fubuki était la seule à avoir accédé au statut de cadre. Restaient donc trois employés qui, elles, travaillaient à d’autres étages : or, je n’étais accréditée qu’aux toilettes du quarante-quatrième niveau. Par conséquent, les commodités pour dames du quarante-quatrième étaient pour ainsi dire le domaine réservé de ma supérieure et moi.

Entre parenthèses, ma limitation géographique au quarante-quatrième prouvait, si besoin était, l’inanité absolue de ma nomination. Si ce que les militaires appellent élégamment « les traces de freinage » représentaient une telle gêne pour les visiteurs, je ne vois pas en quoi elles étaient moins accommodantes au quarante-troisième ou quarante-cinquième étage.

Je ne fis pas valoir cet argument. Si je m’y étais laissée aller, nul doute que l’on m’eût dit : « Très juste, Désormais, les lieux des autres étages relèveront aussi de votre juridiction. » Mes ambitions se satisfirent du quarante-quatrième.

Mon retournement des valeurs n’était pas pur fantasme. Fubuki fut bel et bien humiliée par ce qu’elle interpréta sans doute comme une manifestation de ma force d’inertie. Il était clair qu’elle avait tablé sur ma démission. En restant, je lui jouais un bon tour. Le déshonneur lui revenait en pleine figure.

Amélie Nothomb, *Stupeurs et tremblements*, Albin Michel, 1999. P. 134-137

**En plus… (séance 1)**

****Erwin Olaf, 2012

****Lee Jeffries

**ÉVALUATION**

* **Chateaubriand, *Mémoires d’outre-tombe*, tome 1, Livre 2.**

« Lorsque le temps était beau, les pensionnaires du collège sortaient le jeudi et le dimanche. On nous menait souvent au Mont Dol, au sommet duquel se trouvaient quelques ruines gallo-romaines : du haut de ce tertre isolé, l’œil plane sur la mer et sur des marais où voltigent pendant la nuit des feux follets, lumière des sorciers qui brûle aujourd’hui dans nos lampes. Un autre but de nos promenades était les prés qui environnaient un séminaire d’*Eudistes*, d’Eudes, frère de l’historien Mézeray, fondateur de leur congrégation.

Un jour du mois de mai, l’abbé Égault, préfet de semaine, nous avait conduits à ce séminaire : on nous laissait une grande liberté de jeux, mais il était expressément défendu de monter sur les arbres. Le régent, après nous avoir établis dans un chemin herbu, s’éloigna pour dire son bréviaire.

Des ormes bordaient le chemin : tout à la cime du plus grand brillait un nid de pie ; nous voilà en admiration, nous montrant mutuellement la mère assise sur ses œufs, et pressés du plus vif désir de saisir cette superbe proie. Mais qui oserait tenter l’aventure ? L’ordre était si sévère, le régent si près, l’arbre si haut ! Toutes les espérances se tournent vers moi ; je grimpais comme un chat. J’hésite, puis la gloire l’emporte : je me dépouille de mon habit, j’embrasse l’orme et je commence à monter. Le tronc était sans branches, excepté aux deux tiers de sa crue, où se formait une fourche dont une des pointes portait le nid.

Mes camarades, assemblés sous l’arbre, applaudissaient à mes efforts, me regardant, regardant l’endroit d’où pouvait venir le préfet, trépignant de joie dans l’espoir des œufs, mourant de peur dans l’attente du châtiment. J’aborde au nid ; la pie s’envole ; je ravis les œufs, je les mets dans ma chemise et redescends. Malheureusement, je me laisse glisser entre les tiges jumelles et j’y reste à califourchon. L’arbre étant élagué, je ne pouvais appuyer mes pieds ni à droite ni à gauche pour me soulever et reprendre le limbe extérieur ; je demeure suspendu en l’air à cinquante pieds.

Tout à coup un cri : « Voici le préfet ! » et je me vois incontinent abandonné de mes amis, comme c’est l’usage. Un seul, appelé Le Gobbien, essaya de me porter secours, et fut tôt obligé de renoncer à sa généreuse entreprise. Il n’y avait qu’un moyen de sortir de ma fâcheuse position, c’était de me suspendre en dehors par les mains à l’une des deux dents de la fourche, et de tâcher de saisir avec mes pieds le tronc de l’arbre au-dessous de sa bifurcation. J’exécutai cette manœuvre au péril de ma vie. Au milieu de mes tribulations, je n’avais pas lâché mon trésor ; j’aurais pourtant mieux fait de le jeter, comme depuis j’en ai jeté tant d’autres. En dévalant le tronc, je m’écorchai les mains, je m’éraillai les jambes et la poitrine, et j’écrasai les œufs : ce fut ce qui me perdit. Le préfet ne m’avait point vu sur l’orme ; je lui cachai assez bien mon sang, mais il n’y eut pas moyen de lui dérober l’éclatante couleur d’or dont j’étais barbouillé. « Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet. »

Si cet homme m’eût annoncé qu’il commuait cette peine en celle de mort, j’aurais éprouvé un mouvement de joie. L’idée de la honte n’avait point approché de mon éducation sauvage : à tous les âges de ma vie, il n’y a point de supplice que je n’eusse préféré à l’horreur d’avoir à rougir devant une créature vivante. L’indignation s’éleva dans mon cœur ; je répondis à l’abbé Égault, avec l’accent non d’un enfant, mais d’un homme, que jamais ni lui ni personne ne lèverait la main sur moi. Cette réponse l’anima ; il m’appela rebelle et promit de faire un exemple. « Nous verrons, » répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit.

Nous retournâmes au collège ; le régent me fit entrer chez lui et m’ordonna de me soumettre. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Je représentai à l’abbé Égault qu’il m’avait appris le latin ; que j’étais son écolier, son disciple, son enfant ; qu’il ne voudrait pas déshonorer son élève, et me rendre la vue de mes compagnons insupportable ; qu’il pouvait me mettre en prison, au pain et à l’eau, me priver de mes récréations, me charger de *pensums ;* que je lui saurais gré de cette clémence et l’en aimerais davantage. Je tombai à ses genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m’épargner : il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu’il en poussa un cri. Il court en clochant à la porte de sa chambre, la ferme à double tour et revient sur moi. Je me retranche derrière son lit ; il m’allonge à travers le lit des coups de férule. Je m’entortille dans la couverture, et m’animant au combat, je m’écrie :

Macte animo, generose puer !

Cette érudition de grimaud fit rire malgré lui mon ennemi ; il parla d’armistice : nous conclûmes un traité ; je convins de m’en rapporter à l’arbitrage du principal. Sans me donner gain de cause, le principal me voulut bien soustraire à la punition que j’avais repoussée. Quand l’excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance, qu’il ne se put empêcher de me donner sa bénédiction. Ainsi se termina le premier combat qui me fit rendre cet honneur devenu l’idole de ma vie, et auquel j’ai tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune. »

Chateaubriand, *Mémoires d’outre-tombe*, tome 1, Livre 2.